George Sand intime.

Comment écrivait George Sand-Son théâtre.

Notes et Souvenirs.

Voici près de quarante ans que George Sand est morte, et bien morte, car dès le lendemain l'oubli s'est fait rapide, si rapide même que c'est à peine si on lit encore aujourd'hui, deux ou trois romans choisis dans la masse immense de ses œuvres. Il a même fallu, pour réveiller le souvenir endormi de l'auteur de "Mauprat" un retour dans le passé fait par des curieux et des bibliophiles, et l'annonce de la publication de lettres inédites. Encore le mérite principal de celles-ci, c'est qu'elles ont trait à l'aventure de Venise, aux amours fortives de George Sand et du médicastre Pagello, à la rupture avec Alfred de Musset, vieille histoire un peu fanée, qui est plus affaire de curiosité galante que d'étude littéraire.

George Sand fut d'ailleurs une prodigue épistolaire, et nul, je crois, n'eut une correspondance aussi abondante que la sienne; elle est considérable à faire envie à Voltaire, l'homme à la plume infatigable.

Il y aurait des centaines de volumes à faire avec les lettres si on s'avisait de vouloir les réunir. J'ajoute volontiers que ce serait une prétention folle et qu'on ne réussirait jamais, car ces lettres sont éparses. C'est par milliers qu'on pourrait les compter. Tout le monde en a. Il y en a partout, plus ou moins intéressantes, il est vrai. Ce serait une sélection à faire, très étudiée, en négligeant les indifférentes, de beaucoup les plus nombreuses, et en ne tenant pas compte de celles qui ne se réfèrent qu'au courant des habitudes.

Pendant sa carrière littéraire, qui fut longue et active—elle commença vers 1831 pour finir avec sa vie, en 1876, c'est-à-dire eût une durée de près d'un demi-siècle, remplie par un travail incessant—Mme Sand avait pris l'habitude de consacrer quotidiennement une heure ou deux à sa correspondance. Nocturne comme Alexandre Dumas père, à l'inverse de Victor Hugo et de Sainte-Beuve qui étaient les travailleurs du matin, elle n'écrivait guère que la nuit.

Sa correspondance prenait généralement au moins une heure de son temps, car elle répondait exactement à toutes les lettres qui lui étaient adressées, et Dieu sait quel en était le nombre, y compris celles des quémandeurs d'autographes. Elle écrivait vite, sans apprêt, sans prétention, avec grande facilité, et une certaine bonhomie dans sa simplicité.

Son écriture était d'ailleurs régulière et invariable; on n'y sentait pas la danse des nerfs; mais elle était d'une lecture difficile et il fallait en avoir l'habitude. Les graphologues diraient peut-être qu'elle donne l'indication d'une grande sérénité, les philosophes diraient plutôt d'une grande insensibilité, car il m'a paru que chez elle, le tempérament avait plus de froideur qu'on ne doit le supposer, que la passion était plus factice que réelle, et surtout cérébrale.

Elle avait un cœur excellent, d'une bonté facile, très accessible au premier mouvement, mais cela allait rarement jusqu'à l'émotion. Cependant la main était généreuse, et donnait sans compter. Le cœur donnait moins, peut-être, et il m'a paru souvent qu'en fait d'amour il n'a vraiment connu que l'amour maternel. Le reste ne fut qu'accident, caprice, parfois curiosité, satisfaction des sens et plus encore du cerveau. Au demeurant, l'écrivain fut plus intéressant à étudier que la femme; mais il y a entre les deux une assez étroite confusion et l'un explique et fait comprendre aisément l'autre.

J'ai dit que l'écrivain avait une incroyable facilité de production; on en peut juger par ce fait que ses romans ont été tous, ou presque tous, écrits au courant de la plume, sans plan, à l'aventure, au hasard de l'imagination, et souvent sous l'influence des incidents extérieurs. Aussi ils ont surtout une valeur de forme, un grand intérêt psychologique, l'invention n'y tient qu'une place accessoire. L'intrigue y est, le plus souvent, courte d'haleine, les études des caractères et des sentiments sont l'objectif principal, et s'y développent à perte de vue, avec parfois une trop grande prolixité de détails qui dépasse même l'abondance.

C'est ce procédé de génération spontanée, dans l'invention, qui a toujours empêché George Sand d'être auteur dramatique. Elle faisait le théâtre comme le roman, au hasard de la rencontre, sans plan dessiné à l'avance. Or au théâtre, où tout doit être préparé, où la marche logique des événements est nécessaire, sous peine d'incohérence, où il faut une action enchaînée, l'étude des caractères ne suffisant pas, elle dépassait rarement le second acte, et s'essoufflait avant d'arriver au dénouement. C'est ce qui explique l'insuccès de presque toutes les œuvres dramatiques accomplies par elle seule, et sans le secours d'une collaboration avouée ou anonyme.

Il n'est mystère pour personne que le comédien Bocage lui a été d'un grand secours, pour mettre au point, comme l'on dit, "François le Champi, Claudie, Maître Favilla" et "Mauprat," qui furent ses plus grands succès au théâtre—il n'a certes pas bâti la maison, mais il en fut l'architecte, et en a dressé le plan—; et que pour le "Marquis de Villemer," son chef-d'œuvre dramatique, elle eut pour collaborateur actif Alexandre Dumas fils. Quant aux "Beaux messieurs de Bois-Doré," Paul Meurice les a signés avec elle, et c'est visiblement lui qui a été l'habile charpentier du drame. Il est aussi le collaborateur avoué de "Mont-Revêche" qui doit être enfoui dans ses cartons, et qu'on eût pu retrouver si on s'était donné la peine de chercher.

Elle veillait moins tard à Nohant qu'à Paris, elle y avait la vie plus calme, moins fiévreuse, et volontiers travaillait dans le jour, reprenant sur la journée les heures qu'elle économisait sur la nuit.

C'est d'ailleurs à Nohant qu'elle était vraiment chez elle, et, on peut le dire, "elle-même". Elle y menait une vie de châtelaine bourgeoise pratiquant une généreuse hospitalité. Elle mettait son monde à l'aise, on ne la voyait guère et on l'entendait à peine, elle passait presque silencieuse au milieu de ses invités, ne causant que le soir, au salon de famille, là, par exemple, entourée de ses enfants et petits-enfants, elle devenait gaie, presque bavarde ou moins avare de paroles. Et s'il y avait spectacle au théâtre des marionnettes, que maniait si habilement son fils Maurice, elle était la première à rire aux éclats, d'un bon rire berrichon, goûtant fort les facéties au très gros sel gris que débitait Balandart, le régisseur loustic ordinaire de la troupe des pantins, qui faisait au public les annonces les plus saugrenues.

Si George Sand avait la passion du théâtre, elle n'en avait pas l'intuition. Elle en ignorait le "procédé" auquel ne pouvaient se plier ni son humeur vagabonde, ni sa nature primesautière. Elle n'en avait pas le mépris, parce qu'elle le sentait nécessaire, mais elle s'en échappait malgré elle. L'art du scénario indispensable lui était inconnu. Elle écrivait ses pièces comme elle écrivait ses romans, sans plan, sans guide, au hasard comme des notes de musique qui n'auraient pas en l'appui d'une portée. Il en résultait le plus souvent des œuvres vibrantes, mais sans équilibre, car la scène ne tolère pas cette liberté illimitée que permet le livre, qui est plus descriptif qu'actif. Ces deux frères, qui s'appellent le Livre et le Théâtre, ont des caractères très différents, des tempéraments contraires. Elle sentait si bien ou était le défaut de sa cuirasse qu'elle ne répugna jamais à prendre des conseils, mieux encore à se reposer sur une expérience.

Auteur dramatique, elle ne le fut guère. Il est facile de s'en convaincre, en suivant l'étiage de sa production au théâtre, où assurément elle compte quelques succès, mais seulement quand il y eut collaboration. Alors qu'elle travaillait seule, elle courait trop au hasard de l'improvisation et de la rencontre pour s'astreindre à l'horizon limité d'un drame forcément enserré entre les portants de la scène, circonscrit par la durée rapide des heures d'une soirée. Il suffit de l'avoir vue à l'œuvre et de savoir comment elle travaillait pour comprendre combien sa nature répugnait à cette construction particulière, mais inévitable, de l'œuvre théâtrale, qui vraiment est d'art secondaire. Les combinaisons de la scène déroutaient son esprit trop actif. Sa plume courait sur le papier comme sous la dictée d'une voix mystérieuse; les lignes de grosse écriture se suivaient en hâte, presque sans rature. Elles enregistraient de merveilleuses images, qui se envêtaient d'une forme ayant la limpidité du cristal, mais qui parfois se perdaient dans des digressions fastidieuses jusqu'à l'ennui. Il y avait loin de cette course au liberté au labeur patient que demande l'œuvre théâtrale, cette toile de Pénélope qui le plus souvent se résout en charpie à mesure qu'on la tisse.

Le théâtre l'attirait et lui faisait peur à la fois, c'était pour elle comme le fruit défendu. Les deux premières épreuves n'avaient pas été encourageantes: "Cosima"—quatre actes représentés le 2 mai 1840 sur la scène de la Comédie-Française— avait été une chute morne et sans lendemain, "une consternation lamentable...." dit Jules Janin, "une pièce qui n'a ni situation, ni action, monotone et sempiternelle conversation, où s'usèrent les patiences les mieux aiguisées," écrit Th. Gautier.

Quant à "le Roi attend"—Comédie-Française, avril 1848,—ce fut un à-propos mêlé de quelque galimatias où le "peuple souverain" se trouvait substitué à Louis XIV. Cela avait été écrit pour une soirée de gala solennelle et gratuite. George Sand qui vivait alors dans l'intimité de Michel de Bourges, de Ledru-Rollin, de Jules Favre, de Flocon, voire de Barbès et de Sobrier, s'était éprise de l'"idéal" révolutionnaire, et sortie de l'orbite des lettres pures, s'était lancée dans la politique avec la passion qu'elle apportait à toutes choses. Elle écrivit, de la plume d'"Indiana," les fameux bulletins de la République, ces messieurs du gouvernement ayant eu la fantaisie d'agrémenter leur politique de quelque littérature. Mais à changer ainsi de registre on use sa voix. Le "Roi attend" eut un succès plus que médiocre, et l'auteur subit cette leçon que donne le silence du peuple.

Pour ses trois premières pièces—celles qui comptait—l'acteur Bocage fut son conseiller, son inspirateur, presque son collaborateur, en tout cas, son prosecteur, car il eut à pratiquer des coupes sombres dans la brousse trop touffue.

Ce fut sous son inspiration qu'elle écrivit "François le Champi," où elle chercha, ainsi qu'elle le dit, "la vérité relative plutôt que la vérité absolue.... En fait de bergerie, Sedaine, dans quelques scènes adorables, a peut être touché juste et marqué la limite...." Elle fut souvent hantée par l'image de Sedaine, dont l'émotion bourgeoise et la sensibilité naïve correspondaient chez elles à certaines fibres maîtresses.

Le succès du "Champi" fut très grand, et l'Odéon de Bocage, souvent délaissé, vit pendant de longs mois sa solitude envahie par la foule. Ces paysans qui remanient "de la paille bien propre, et dont le fumier avait parfum de vanille" complurent si bien au public d'alors qu'il en oublia le relent malsain d'inceste qui s'échappait de l'aventure, et que celui-ci n'arriva pas jusqu'à ses narines.

"Claudie", la seconde pièce, est de la fin de l'année suivante, 1851. Ce fut encore un enfant tenu sur les fonts baptismaux par ce même Bocage. L'effet produit par la première représentation fut un mélange d'enthousiasme, de surprise, de saisissement. Jamais auteur dramatique n'avait osé aborder un sujet de pareille hardiesse. L'auteur y battait en brèche toutes les idées reçues, substituant bravement le pardon, tel que le comprend et l'accepte la morale évangélique, à l'étroite théorie humaine de l'imprescriptibilité de la faute. "L'héroïne du drame — écrivait Gustave Planche, qu'on ne saurait trop citer en pareille occurrence — Claudie, est une conception pleine à la fois de grâce et de grandeur. Elle a aimé, elle s'est confiée, elle a été trompée, elle est devenue mère, et son amant, qui avait promis de l'épouser, s'est retiré. Claudie porte sa faute avec vaillance; flétrie par l'opinion, condamnée par les matrones du village, elle se réfugie dans sa conscience, et se dit: "J'ai succombé parce que j'ai cru; j'ai livré ma jeunesse et ma beauté; ma faute, "que Dieu me pardonne sans "doute, est d'avoir douté du "mensonge. Dieu a sondé mon "cœur et sait pourquoi j'ai failli; "Dieu m'a jugée et sa justice me "console de l'injustice des hommes...." Quoi qu'on pense de la hardiesse, de la témérité de cette donnée, on ne peut s'empêcher d'admirer la franchise avec laquelle l'auteur l'a posée. Du moment qu'on veut battre en brèche les idées acceptées par la foule comme des articles de foi, il ne faut pas laisser la moindre équivoque sur sa pensée. Quand on a résolu d'ébranler des principes faux reçus comme souverainement vrais, il ne faut pas les ébranler sourdement, il faut les heurter, en plein jour, à la face du soleil...."

"Claudie" souleva d'ardentes polémiques; rarement pièce eut de plus fervents admirateurs et des contempteurs plus farouches. Aujourd'hui où les hardiesses coutumières et sans frein du théâtre moderne nous ont habitués à l'entière liberté d'examen, le drame de George Sand, réduit à son action dramatique, reste, malgré certaines tirades déclamatoires et un manque d'équilibre scénique, une de meilleures pièces de son répertoire, son chef-d'œuvre peut être, avec toutefois les qualités et les imperfections coutumières de l'auteur.

Mais voici, maintenant, que George Sand s'échappe, et pendant une série de sept à huit ans se concentre au Gymnase où, sous la direction de Montigny, elle donne une succession de huit pièces, avec des fortunes diverses, mais le plus souvent médiocres. La première de cette série, le "Mariage de Victorine", une exquise continuation de "Philosophe sans le savoir", de Sedaine, eut vraiment du succès; les autres, les "Vacances de Pandolphe", le "Pressoir, Flaminio, Lucie, Françoise, Marguerite de Sainte-Gemme" ne dépassèrent pas l'"estime".

Pendant la période du Gymnase, elle eut encore deux pièces buissonnières représentées à l'Odéon, d'abord "Mauprat", qui date de 1843 et "Maître Favilla" (1855), une œuvre de fantaisie originale fut admirablement servie, dans son interprétation, par le comédien Rouvière.

Après un silence de cinq ou six ans, Elle reparaît à l'Odéon, son théâtre de prédilection, avec le "Marquis de Villemer," qui fut quelque chose comme le "Roman d'un jeune homme pauvre," renversé, "le roman d'une jeune fille pauvre": un grand succès auquel ne fut pas étranger, elle se plut elle même à le reconnaître, "l'esprit d'Alexandre"—Alexandre Dumas fils—et aussi son habileté de main; puis en 1870, avec l'"Autre," une pièce inégale, qui contient des scènes de premier ordre, écrite dans une forme idéalement charmante. Le succès fut de trente représentations, à la trente et unième le public ne comprenait plus, il était "plus bas que le niveau," disait G. Flaubert.

En ce répertoire, qui comprend plus de vingt pièces plus ou moins oubliées, dont seule les titres restent, la sélection s'est faite d'elle-même: "François le Champi" est au répertoire de la Comédie, où d'ailleurs on ne le joue plus guère; le "Mariage de Victorine" revient de très loin sur l'affiche, et le "Marquis de Villemer" se joue parfois, quand on a dans la troupe une mère noble pour le rôle de la marquise et un premier rôle très brillant pour celui du duc d'Aléria.

FÉLIX DUQUESNEL.

Mademoiselle Perpétue

Les Parisiens d'autrefois ne redoutaient pas les rues étroites; leurs larges chambres aux fenêtres hautes prenaient l'air sur des cours spacieuses et de souriants jardins; ils préfèrent, de nos jours, s'étioler dans de petites boîtes le long de monotones avenues. La rue Férou se glorifie d'avoir compté parmi ses hôtes l'un de ces héros célèbres qu'on appelle les "trois mousquetaires;" c'est rue Férou que d'Artagnan rendait visite à son grand ami Athos. Les Gascons, qui continuent de venir à Paris pour le conquérir, ne consentiraient plus à s'y aventurer; ils ne trouveraient pas les terrasses et les tables autour desquelles s'exerce la verve oratoire qui remplaça leurs coups d'épée.

Dans l'une des quatre ou cinq maisons qui forment une partie de la rue, s'adossant au bâtiment de l'ancien Séminaire où Renan pria, un médecin occupait l'appartement du premier étage. Pourquoi le docteur Liénard, libre-penseur, mangeur de prêtres, adversaire déclaré de ce qu'il appelait les derniers vestiges de la superstition, logeait-il à côté d'un séminaire, presque en face d'une église, non loin des rues où l'on ne voit, aux vitrines, qu'objets de piété ou livres de religion?... Tout d'abord, il lui plaisait de penser que les jeunes hommes aux soutanes noires, qui bourdonnaient sous les voûtes où dans le jardin du séminaire, en avaient été chassés "par une loi libératrice;" il lui plaisait aussi d'espérer que l'église Saint-Sulpice serait un jour comme sous la Révolution, désaffectée (souhait imprudent, pour le cas où, de nouveau, l'édifice sacré abriterait un banquet offert à un général victorieux qui, comme Bonaparte, ramènerait par un Concordat la paix entre l'Etat et l'Eglise). La désaffectation prononcée les magasins d'objets ou de livres religieux céderaient vite la place, selon le vœu du docteur, à des établissements plus modernes: cabarets, sans doute?

Le docteur Liénard ne bornait pas ses espérances à ces expropriations successives. Il voulait, arrachant le quartier Saint-Sulpice à la réaction, y écraser "l'infâme à tout jamais" et représenter au Palais Bourbon des citoyens désormais acquis au idées de progrès et d'indépendance. Les médecins de nos jours abandonnent volontiers leur profession pour se tourner vers la politique. C'est pour cette raison, sans doute, que les clients négligés se portent si bien, et que l'on voit, chez nous, la durée de la vie humaine s'allonger; mais aussi, peut-être, que la France est un peu malade.

Un soir, en sortant d'une réunion publique où il s'était particulièrement échauffé contre l'obscurantisme des "calotins," le docteur Liénard prit froid. Pour avertis que soient les médecins, ils sont ce que nous sommes, aurait pu dire Voltaire; la maladie les atteint comme les autres hommes. Célibataire, le docteur n'avait à son service qu'un domestique de sexe masculin, capable d'épousseter les meubles et de recevoir les visiteurs, mais non de donner les moindres soins à un malade. Les connaissances culinaires du valet se limitaient au premier déjeuner du matin; il se faisait apporter ses repas d'un cabaret proche, tandis que son maître se rendait dans un restaurant connu du voisinage, rue de Tournon: les prêtres d'Esculape se dispensent volontiers des régimes sévères qu'ils imposent à leur ouailles. Aussi le confrère appelé par le docteur alité ne tarda pas à découvrir, à côté de la pleurésie, des complications diabétiques; comme la situation lui semblait grave, il exigea la présence continuelle d'une garde-malade attitrée: il se chargea de la trouver.

Mlle Perpétue n'était point de ces gardes-malades de larges dimensions, fortes en couleur, exigeantes, qui asservissent une maison à leurs caprices. Toute mince, toute menue, habillée d'une robe noire boutonnée sur le devant comme les corsages de nos grand'mères, dont la simplicité ne s'ornait que de la lingerie d'un col rabattu et de manchettes retroussées, coiffée de bandeaux plats, elle glissait d'une chambre à l'autre, silencieuse et discrète, imperceptible, immatérielle. Un observateur attentif eût remarqué que la simplicité de la robe n'altérait ni la finesse de la taille ni la souplesse des hanches et que, sous les bandeaux plats de la chevelure, il fallait admirer une figure aux traits délicats et des yeux d'une idéale beauté purs et calmes, les yeux que Raphael vénère dans la Madone.

Pendant les jours et les nuits où la pleurésie du docteur Liénard traversa la période dangereuse, Mlle Perpétue ne s'éloigna pas un instant du malade. C'est à peine si, le matin, elle s'absentait quelques minutes pour les ablutions nécessaires, et elle ne prenait guère plus de temps pour le repas frugal que le valet de chambre lui apportait aux heures habituelles. Toujours, quand il ouvrait les yeux, le docteur pouvait apercevoir, debout ou assise dans un large fauteuil, tout près de lui, la jeune femme dont, confusément, il sentait que les soins le disputaient à la mort.

Aidée par la science, la garde-malade obtint gain de cause. Le malade entra en convalescence. Il aurait pu, dès lors, laisser un peu de liberté à Mlle Perpétue. Il se montra aussi difficile que pendant les heures les plus douloureuses de la maladie à l'aigu. En général, les hommes, qui bravent courageusement la mort sur un champ de bataille, n'aiment pas la souffrance; ils lui résistent moins que les femmes; ils sont douillets. Le docteur avait été un malade insupportable: ce fut un convalescent d'une exigence extrême. Il appelait la garde pour un rien; il voulut, quand son confrère lui permit un peu de nourriture, qu'elle prît ses repas non pas dans la salle à manger, mais près de lui, sur un guéridon; il ne s'opposa point à ce que, la nuit, elle s'étendît sur un lit, mais il le fit placer dans sa chambre derrière un paravent. Lorsque Mlle Perpétue, constatant la guérison presque complète de son malade, parlait de son prochain départ, le docteur lui répondait:

—Vous avez bien le temps: êtes-vous mal ici? et puis, je pourrais avoir une rechute; les rechutes sont très graves, dans ce genre de maladies. Je m'y connais.

La conversation ne s'en tenait pas à ces seuls propos. Le docteur interrogeait Mlle Perpétue sur sa vie, sur ses origines, sur ses projets; Mlle Perpétue répondait assez brièvement; elle disait qu'elle était de Vendée, qu'elle appartenait à une famille honorable, mais nombreuse et à demi ruinée par des revers de fortune, qu'elle ne formait d'autres projets que de gagner une vie modeste en soignant des malades. Pour lui donner confiance, le docteur racontait sa propre existence, pas toujours exemplaire, exposait ses projets politiques, manifestait ses opinions. Mlle Perpétue l'écoutait patiemment, sans l'interrompre, se bornant, par un mouvement singulier, à remuer les lèvres, quand son malade se livrait à quelque diatribe contre les prêtres et la superstition. Aussi le docteur se plaignait de son isolement, de la tristesse de sa demeure, avant ou après les heures de la consultation, et où, ses visites finies, il hésitait à entrer; il déplorait la nécessité où il se trouvait de prendre ses repas au restaurant; il imaginait une autre existence dont il dressait les plans et il disait enfin à Mlle Perpétue:

—Pourquoi ne prendriez-vous pas la direction de ma maison? Vous tiendriez mes livres. Vous auriez votre chambre, celle qui est au bout de l'appartement et dont je ne me sers jamais; je ne sais même plus ce qu'elle renferme. En un mot, vous auriez la haute main sur l'administration du logis.

Mlle Perpétue sourrait, remerciait et disait seulement:

—Cela n'est pas possible.

Le docteur insistait:

—Pourquoi n'est-ce pas possible?

Mlle Perpétue se taisait.

Enfin, le docteur reçut de son confrère, devant Mlle Perpétue, l'autorisation de se lever. C'était, pour la garde-malade, le signal du départ; désormais, le valet de chambre pouvait se substituer à elle et reprendre auprès de son maître son service coutumier. Elle se mit tout de suite à réunir les petits objets qui lui appartenaient, sans bruit, comme toujours. Le docteur s'impatienta:

—Laissez donc tout cela, dit-il sèchement.

—Je ne puis pourtant pas vous les laisser! répondit très doucement Mlle Perpétue.

—Hé bien! si, vous les laisserez!... continua le docteur avec une animation que chaque parole augmentait; vous laisserez tout cela et vous ne partirez pas. Vous resterez ici. Je ne sais pas exactement qui vous êtes, mais vous finirez bien par me le dire. En tout cas, je vois que vous êtes une femme délicieuse, jolie comme un ange—et dans ma bouche ce compliment n'est pas banal—physiquement et moralement, accomplie en tout, telle qu'il en est peu qui vous ressemblent, certainement, et qui vous vaillent. En est-il une seulement?... Mademoiselle Perpétue,—vous changeriez ce nom-là, par exemple,—voulez-vous être ma femme?

Un sourire mélancolique vint sur les lèvres de Mlle Perpétue, mais elle ne laissa voir ni hésitation ni embarras pour sa réponse:

—Monsieur le docteur, dit-elle, vous êtes bon et je vous remercie; mais, si flatteuse qu'elle soit, je ne puis accepter votre proposition. Je suis bien, comme je vous l'ai dit, de Vendée. Je porte un nom glorieux. Dans nos vieilles familles, souvent très nombreuses, les fils sont soldats et quand, faute d'une dot suffisante les filles ne se marient pas, elles entrent au couvent et prennent le voile. Sixième et avant-dernière fille d'une famille de onze enfants à peu près ruinée, j'ai pris le voile. J'entrai dans une congrégation qui élève les petits enfants et soigne les grands. Vos amis les adversaires de ce que vous appelez l'obscurantisme, ont pensé que donner de bons principes à des enfants, secourir des pauvres et soigner des infirmes, c'était un crime intolérable: ils nous ont dispersées, chassées, brutalisées. Parmi nous, les unes se sont exilées, loin de leur cher pays, les autres sont mortes de chagrin ou de misère; d'autres ont essayé de continuer, sous un autre vêtement, la mission qu'elles avaient commencée sur la terre. Je suis de celles-là... Mais si nous revêtons les habits du siècle, nous restons fidèles aux engagements que nous avons contractés devant Dieu. Tous nos vœux subsistent, tous... Et c'est pourquoi, docteur, je ne peux pas être votre femme. Je ne peux que prier Dieu pour vous, comme je le faisais à voix basse lorsque, devant moi, vous profériez des paroles sacrilèges. Je continuerai de prier pour vous de loin... Je prierai pour que vous soyez moins injuste envers nous. Nous avons quelquefois du bon: vous l'avez vu.

. . . . . .

Mlle Perpétue a quitté la rue Férou, simplement, sans bruit, comme elle y était venue. Elle n'y est jamais retournée. Il arrive encore au docteur Liénard d'ouvrir la bouche pour quelque violente parole contre l'obscurantisme; mais il s'arrête: il pense à Mlle Perpétue.

ADOLPHE ADERER.

Quelques Trucs ingénieux pour ceux qui ont une Tendance à oublier ce qu'ils ont à faire.

Dans ce siècle de précipitation et de vitesse, il n'est pas surprenant que beaucoup d'entre nous aient une tendance à oublier une des mille petites choses dont se compose notre vie quotidienne.

Aussi sommes-nous tenus d'avoir recours à d'ingénieux petits trucs pour nous rafraîchir la mémoire.

Une des méthodes les plus effectives est d'avoir toujours sur soi quelques cartes postales. Si vous êtes à vos affaires et que vous vous rappeliez subitement que votre police d'assurances est à votre appartement et que vous en aurez besoin à votre bureau le lendemain, faites l'adresse d'une carte postale que vous vous enverrez avec ces mots:

"N'oublie pas d'apporter ta police demain."

Le lendemain, si l'administration des P. T. T. n'y a mis son veto, le concierge monte la carte postale et vous mettez immédiatement la police dans votre poche.

Un mari auquel sa femme donnait souvent de petits messages et qui avait une fâcheuse tendance à les oublier, faisait une petite note qu'il mettait dans sa blague à tabac. Il était ainsi certain de se rappeler sa mission.

Un agent de change écrivait toutes sortes de choses importantes sur l'ongle de son pouce, un autre sur sa manchette.

On recommande aussi d'attacher un pense-bête à l'anneau du trousseau de clefs, une bague, par exemple.

En sortant votre trousseau de clefs de votre poche, le matin en arrivant à votre bureau, vous remarquez cette bague. Au premier moment vous vous demandez ce qu'elle signifie, mais vous savez qu'elle a un sens, et vous cherchez jusqu'à ce que vous vous soyez rappelé la commission dont vous avait chargé votre femme ou ce que vous avez noté pour votre propre usage. Mais quelquefois ce petit signe que avez employé pour vous rappeler une chose, ne sert à rien. Vous avez beau chercher, votre mémoire est rebelle à toute sollicitation. Témoin ce professeur qui, ayant accroché sa canne à son veston pour ne pas oublier qu'il avait à faire une observation à l'un de ses élèves, et qui passa toute la journée à vouloir se rappeler ce que cette précaution pouvait bien signifier.

"Le nez d'un notaire."

Tout le monde a lu "Le Nez d'un notaire," la spirituelle fantaisie qui fut un des plus grands succès d'Edmond About; mais peu de gens connaissent, autrement que de nom, les œuvres de Simon Goulart. Ce huguenot, né à Senlis et réfugié à Genève où il présida le Synode, après la mort de Bèze, a laissé entre autres ouvrages un "Thrésor d'histoires admirables et mémorables de temps." Un de nos lecteurs nous signale le chapitre suivant, intitulé: "Sympathie mémorable."

"L'an 1576, un beau jeune gentil-homme du Royaume de Naples, ayant esté chargé de coups d'espée par quelques malveillans, entre autres disgraces eut le nez coupé. Se voyant desfiguré et ne pouuant souffrir en sa propre personne le remède trouvé à telle perte (qui requiert que celui qui désire recouurer un nouveau bout à sôn nez, souffre qu'on luy fasse incision au bras gauche, dedans laquelle il tienne son nez coupé l'espace de six semaines durant lequel espace le nez recouvre du bras chair nouvelle à suffisance qui se joint, prend et consolide au cartilage; tellement qu'au bout du temps, à coup de rasoir, on coupe de ce bras portion de chair vive, attachée au nez coupé et le tout est puis après accomodé destrement tellement qu'il n'y parait que la cicatrice et l'homme se sert de ce nez les narines estant pertuisées et convenablement formées) ce gentilhomme s'adresse à un Comite des galeres, lui déclare son dessein et achète de lui un esclave, bel homme, fort et robuste, auquel il promet recompense et liberté, s'il voulait souffrir l'incision être faicte en l'un de ses bras. Le Comite condescend à cela et touche argent: l'esclave s'expose au hasard sous la condition proposée. Le chirurgien fait l'incision, et accômmode ces deux patiens, veillez et pensez si soigneusement qu'au bout de six sepmaines se trouue que le nez du gentil-homme estait incarné dedâns le moignon d'un des bras de l'esclave, duquel fut incisée compétente portion de chair pour accomoder ce bout de nez, et l'esclave en ces nouvelles douleurs traicté si destrement qu'il en guérit. Et le gentil-homme, beau fils comme devant, se trouve ès compagnies, cheri et admiré de chascun. L'esclave affranchi, récompensé et renvoyé honorablement par le gentil-homme, se retire loin de là, vers l'aquile, au territoire de Rome, d'où il estait natif, où il se porte fort bien. Le gentil-homme semblablement continue gaillard et joyeux à donner du passe-temps à soy et à ses amis. Au bout de trois ans accomplis après cette cure, l'esclave tombe malade et meurt. En même instant de maladie le gentil-homme commence à se trouver mal de son nez et le mal s'augmente selon le mal de l'esclave, lequel mort, le nez du gentil-homme s'amortit. Tellement qu'il sembla que l'esclave répétait ce qu'il avait baillé du sien." About a-t-il connu cette histoire mémorable que Goulart affirme authentique?